



Le premier essai nucléaire de l'histoire fut un échec.

C'est le lendemain, le 17 juillet 1945, que le président des États-Unis Harry Truman apprit la triste nouvelle. La conférence de Potsdam venait de débiter, près de Berlin, afin de fixer le sort des nations allemande et japonaise. Selon la rumeur, c'est le secrétaire à la Guerre, Henry Lewis Stimson, qui le lui annonça, tandis qu'il se promenait, seul, dans l'une des cours du château de Cecilienhof dont il admirait la grande beauté.

Au départ, il pensa que la bombe atomique ne fonctionnait pas, ainsi que des physiciens travaillant au projet Manhattan l'avaient envisagé. Robert Oppenheimer en personne, directeur du Laboratoire national de Los Alamos, au Nouveau-Mexique, n'avait-il pas prédit que l'engin ferait long feu ? C'est en effet ce qui s'était passé. Le rendement de la réaction en chaîne avait à peine atteint les deux cents tonnes de TNT.

Soit cent fois moins qu'escompté.

À titre de comparaison, c'était seulement deux fois plus que ce qui avait été mesuré le 7 mai, à l'issue de la répétition générale, avec des explosifs conventionnels. Impossible, dans ces conditions, de raser une ville entière comme les responsables militaires et civils l'avaient promis au chef d'État. Pire, il était évident qu'un pétard mouillé serait insuffisant pour légitimer la capitulation de l'État-major impérial.

Ou l'abdication du Mikado.

Aussi, à l'abri des oreilles indiscretes, Truman s'en était-il entretenu avec son allié, Winston Churchill, Premier ministre du Royaume-Uni pour encore quelques jours. Celui-ci n'avait pas caché son inquiétude à l'idée que Staline puisse avoir vent de ce fiasco. Le Vieux Lion savait, grâce à ses propres agents, que les services de renseignement soviétiques avaient infiltré le projet Manhattan depuis des années.

L'Américain n'avait pas nié.

Il avait d'ailleurs reconnu que Moscou était au courant de la volonté des États-Unis de se doter de l'arme nucléaire bien avant qu'on l'ait lui-même mis au parfum.

Toutefois, il avait un plan de secours, élaboré des mois auparavant par des hommes de confiance. Une campagne d'intoxication destinée à faire croire que des cités nippones détruites avec des moyens ordinaires l'avaient été par autant de bombes atomiques.

Le but était de forcer la reddition du Japon.

Mis dans la confiance, Churchill en était resté abasourdi. Son puissant allié envisageait de calciner la ville d'Hiroshima, sise dans le sud-ouest de l'île principale de Honshu, à l'aide de milliers de tonnes d'engins incendiaires lancés par des centaines de B-29. À vrai dire, c'était de cette manière que les forces aériennes étasuniennes opéraient dans l'archipel et, avant cela, en Europe, de Hambourg, en 1943, à Dresde, plus récemment.

Tantôt l'on utilisait du napalm, tel qu'à Kobe les 3 et 4 février, tantôt on lui préférait le phosphore, comme à Tokyo les 9 et 10 mars, le dernier raid datant du 26 mai. Rien de bien extraordinaire pour les civils de l'archipel qui payaient le prix de l'arrogance de leurs leaders et celle de leurs ennemis. Mais si le Britannique ne doutait pas de l'efficacité des bombardements, il ne saisissait pas de quelle façon ils seraient maquillés.

Le président lui avait alors souri :

— Ce ne sera pas nécessaire.

— Que voulez-vous dire ?

— Cela fait des semaines que des proches de l'Empereur négocient avec nous.

Il sait que son pays est vaincu mais l'État-major impérial ne veut pas assumer le poids de la défaite. En définitive, aucun d'eux ne veut perdre la face devant les citoyens et le reste du monde. Voici à quoi se résument leurs exigences. Ainsi sommes-nous convaincus qu'ils ne dénonceront pas la supercherie et valideront la thèse du raid nucléaire.

Le Premier ministre avait hoché la tête.

— Tous les militaires obéiront ?

— Ils feront ce que leurs supérieurs leur ordonneront. Et ceux-là réaliseront la volonté du Mikado, sans poser de question. De mon côté, j'ai ordonné l'arrestation des espions soviétiques que nous avons formellement identifiés. Les plus récalcitrants seront exécutés discrètement ou emprisonnés, cependant que les autres seront retournés et diront à Staline que *Trinity* est un succès. Car il nous faut à tout prix gagner du temps.

Le chef d'État admit que des fuites étaient possibles, par exemple de la part d'un opérateur radar qui pourrait évoquer un bombardement standard impliquant des centaines d'avions. Mais un tel frondeur aurait une audience réduite et, surtout, une espérance de vie des plus courtes. Le Japon ne badinait pas avec la discipline et la liberté de la presse y était inexistante. Truman n'en démordait pas. Son coup de bluff réussirait.

Les leaders nippons seraient fort satisfaits d'annoncer au peuple que la perspective de la destruction de leurs cités par les États-Unis, à raison d'une par jour et au moyen d'une arme à la puissance inégalée, les obligeaient à choisir entre le bon sens et l'entêtement suicidaire. Personne ne perdrait la face. Mieux encore, l'Empereur apparaîtrait comme le sauveur de la patrie, l'homme qui aura permis de préserver la civilisation tout entière.

Le Vieux Lion avait soudain objecté :

— Que faites-vous des témoins ?

— Les civils se tairont. Ceux qui auront survécu, en tout cas. Ne doutez pas que le raid aérien sera meurtrier. Il faut que les esprits soient durablement marqués et, évidemment, que cela ressemble à une destruction par une bombe atomique. Des simulations ont été effectuées. Nous avons donc choisi un quartier de la ville où les bâtiments en dur sont plus nombreux. Nous prétendrons avoir largué l'engin juste au-dessus. De cette manière, nous serons en mesure d'expliquer pourquoi Hiroshima réduite en cendres est la quasi-copie d'Hambourg, Dresde ou Tokyo qui n'ont pas été détruites par une arme nucléaire. Nous affirmerons que les immeubles en béton ont subi une onde de choc verticale, restant debout, tandis que la chaleur détruisait les habitations traditionnelles en bois et en papier.

Churchill n'avait toujours pas compris.

— Qu'est-ce que ça change ?

— Nos forces aériennes se contenteront de frapper à la périphérie des bâtiments afin de les préserver en partie, ce qui donnera le sentiment que les quartiers de la cité les plus fragiles ont été annihilés. Car le contraste n'en sera que plus saisissant. Cela aura pour effet d'appuyer les assertions de nos savants, à savoir que les constructions en bois et en papier ont été soufflées par une seconde onde de choc, horizontale celle-là.

Le Britannique ne partageait pas la conviction de son allié et le lui avait fait savoir. Dans ces conditions, Hiroshima aurait trop l'air d'une ville victime d'un

bombardement au napalm ou au phosphore. La supercherie serait éventée. Aucun scientifique ne croirait qu'une bombe atomique a été utilisée. Peut-être cela bernerait les badauds, les moins informés des citoyens des nations occidentales, mais certainement pas le Kremlin.

Il y avait de surcroît un autre souci.

— Et la presse internationale ?

— Nos journalistes de guerre couvriront l'évènement dans la foulée du raid aérien. Ils seront triés sur le volet et contraints de signer un accord de non-divulgateion. Qui se risquerait ensuite à ouvrir sa bouche pour être accusé de haute trahison ?

— Je crains que vos alliés n'apprécient guère.

— Nous sommes en guerre ! Et lorsque nos ennemis dans le Pacifique auront déposé les armes, nous aurons à lutter contre les communistes soviétiques et, peut-être même, en Chine. L'intérêt du monde libre primera sur toute autre considération. Néanmoins, vous avez raison sur différents points. Il y a des détails qui risquent de mettre la puce à l'oreille des services de renseignement de l'Union soviétique, notamment. Quand a lieu un bombardement incendiaire, les poteaux et les arbres ont une fâcheuse tendance à brûler tout en demeurant debout. Dans l'hypothèse de l'utilisation d'un engin nucléaire, ça ne tient pas la route. Il faudra que nos soldats prennent le temps de coucher ces arbres et ces poteaux dans l'orientation correspondant au rayon de l'explosion. Ce ne sera pas une mince affaire.

— Et les débris ? avait dit le Premier ministre.

— Pardon ?

— Lorsqu'une cité est écrasée sous des bombes de type incendiaire, les immeubles en dur résistent plus ou moins et les habitations plus modestes s'effondrent. Mais il y a peu de débris qui jonchent les rues par rapport à ce que l'on obtient suite à un raid à l'explosif. Les avenues sont assez propres. Au contraire, l'on s'attend à voir dans une ville rasée par une arme nucléaire des monceaux de décombres soufflés aux quatre vents.

L'Américain ne put rien objecter. La mise en scène était plus complexe que ce que ses conseillers lui avaient vendu.

— Tout ne sera pas parfait, c'est sûr, avait-il concédé.

— Je vois bien à quoi ressemble le centre d'Hiroshima, mais si vous prétendez avoir largué une bombe atomique au-dessus de ce dernier, n'oubliez pas d'abattre les

ponts. Sinon, de quelle façon comptez-vous expliquer comment ces ouvrages ont pu résister à une colossale onde de choc générée par une boule de plasma de plusieurs centaines de mètres de diamètre située à leur verticale ? Et je ne parle pas de la chaleur infernale !

— Bon sang ! Nous n’aurons jamais le temps...

— Et les radiations résiduelles ?

— C’est réglé. En cas d’échec, nous avons prévu de récupérer le plutonium et l’uranium qui n’ont pas fissionné et de les mélanger aux engins incendiaires. Aussi, la cité entière sera-t-elle contaminée par la radioactivité. Il mourra autant de gens après l’attaque à cause des brûlures classiques ou induites par celle-ci. Sur le plan médical, ce sera notre meilleure preuve qu’une arme nucléaire a bel et bien été utilisée à Hiroshima.

Le Vieux Lion fut consterné par tant de cynisme.

— Et si les civils reconstruisent leur ville ?

— Nous les aiderons à décontaminer. Le taux de radiation sera plutôt faible. Ce ne sera pas très long. Le fait qu’on habite de nouveau là où une bombe atomique aura explosé paraîtra de bon augure. Le Japon occupé nous pardonnera vite.

— J’ai un jour entendu parler d’ombres au sol...

— En effet, c’est exact. En théorie, le flash de l’explosion décolore tout. Même la pierre. Du coup, là où il y avait quelque chose, un obstacle par exemple, cela semble plus noir qu’aux alentours. Mais nous pouvons contrefaire quelques ombres à proximité de Ground Zero<sup>1</sup>. Inutile d’en produire un trop grand nombre. Une poignée suffira. Idem pour les individus irradiés. Nous en prendrons seulement quelques-uns en photo.

Churchill s’était dit que ce diable de président avait tout prévu ou presque, bien décidé à le confondre.

— Et si quelqu’un prend des photos ?

— Durant le bombardement ? Il faudrait être fou ! Nous confisquerons tout document qui viendrait à contredire notre version des faits. De toute manière, les Nippons sont mal fournis en appareils photographiques. Il y a bien Nikon qui s’est lancé dans cette industrie voici quinze ans mais leur activité est encore marginale.

---

<sup>1</sup> Terme militaire désignant soit l’endroit précis où a lieu l’explosion d’une bombe atomique quand elle survient au sol, soit le point de la surface terrestre situé à la verticale de celle-ci (en dessous en cas d’explosion nucléaire aérienne ; au-dessus s’il s’agit d’une explosion souterraine).

Enfin, nous comptons créer plusieurs fausses images du pyrocumulus<sup>2</sup> attendu prétendument prises depuis le sol.

Le Britannique n'en avait pas cru ses oreilles et s'était fait enfin expliquer que Staline devait être absolument convaincu que la première nation alliée possédait de très nombreux exemplaires d'engins nucléaires, largables depuis des aéronefs ou logés dans la tête de fusées de fabrication américaine capables d'atteindre les objectifs militaires les plus éloignés. Cela aurait un effet dissuasif sur Moscou, le chef d'État en était persuadé.

Sur le plan strictement économique, faire passer un raid aérien conventionnel pour un bombardement à l'arme nucléaire confirmerait qu'il était indispensable d'investir des milliards de dollars pour produire cette dernière à foison. Si critique, parfois, envers Truman, le complexe militaro-industriel étasunien allait se frotter les mains. Quant au vaincu japonais, il serait fidèle à ceux qui lui avaient permis de sauvegarder son honneur.

Pour presque toute l'humanité, une bombe atomique fut donc lancée sur la cité d'Hiroshima le 6 août 1945, cependant qu'une fraction d'initiés connaissait la vérité. Trois jours plus tard, à Nagasaki, les B-29 prirent soin d'épargner le relief de leurs engins incendiaires afin de faire croire que l'onde de choc horizontale avait été stoppée par cet obstacle naturel. Ce détail augmenta de beaucoup la crédibilité de la mise en scène.

Des bruits racontent que les jésuites de la ville aidèrent à la supercherie pour se venger des violentes persécutions subies dans Nagasaki même à la charnière des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, témoignant par-là d'une rancune des plus tenaces.

La Seconde Guerre mondiale prit fin le 2 septembre 1945 et, aussitôt, « un rideau de fer tomba sur l'Europe », selon les mots célèbres de l'ancien Premier ministre. La Guerre froide opposait désormais deux blocs idéologiquement antagonistes et décidés à en découdre. La course aux armements battait son plein, sans pour autant que les savants du monde entier aboutissent à la mise au point d'une seule arme nucléaire opérationnelle.

---

<sup>2</sup> Nuage en forme de champignon que produit toute explosion suffisamment puissante, y compris conventionnelle (TNT) ou naturelle (lors d'une éruption volcanique, par exemple). Dans le cas d'un pyrocumulus « nucléaire », celui-ci est principalement formé de vapeur d'eau condensée, de débris de toute taille et de très fines particules d'éléments radioactifs non fissionnés.

Jusqu'au jour où la communauté scientifique convint que l'énergie libérée par l'explosion d'une bombe atomique ne pouvait excéder celle fournie par la détonation de mille tonnes de TNT. Pas de quoi, évidemment, anéantir une cité mais bien assez pour causer de terribles dégâts à peu de frais. Furent ainsi fabriqués des engins nucléaires, les mini-nukes, si sophistiqués que leur rendement était ajustable à volonté.

Si l'on voulait procéder à un assassinat ciblé, un millième de la puissance maximale était suffisant. Par contre, détruire un bâtiment, même en partie, nécessitait un ou deux pour cent. Pour les opérations plus lourdes, le rendement optimal valait deux, trois ou cinq dixièmes de kilotonne. Efficaces, les mini-nukes étaient tout aussi discrètes, leurs effets semblables à ceux des explosifs conventionnels permettant de berner le grand public.

Durant la Guerre froide, les deux superpuissances et leurs alliés respectifs réglèrent leurs différends coup pour coup dans l'indifférence générale, bénéficiant de l'autocensure des médias de masse. L'attentat du 23 octobre 1983 perpétré à l'encontre du casernement américain à Beyrouth, judicieusement attribué à l'Iran, à la fois ennemie de l'Amérique capitaliste et de l'URSS athée, figure l'un des plus anciens évènements de ce type.

Les services de renseignement des États impliqués finirent par accuser des fondamentalistes musulmans d'être à l'origine de certaines de ces attaques, accusant tour-à-tour de prétendues organisations baptisées d'un nom unique et improbable, le Jihad islamique. Grossier pléonasma qui ne trompa nullement les élites convenablement informées mais détourna l'attention des masses crédules en direction du monde arabo-musulman.

Après Beyrouth vint Tchernobyl où, le 26 avril 1986, l'emploi d'une mini-nuke contre une centrale nucléaire de l'Union soviétique causa une catastrophe majeure.

La chute du mur de Berlin, le 9 novembre 1989, ne mit pas un terme aux opérations secrètes. La Guerre froide continua dans les coulisses, camouflée de plus belle. Le 19 avril 1995, il y eut l'attentat d'Oklahoma City où l'expression « Ground Zero » fut pour la première fois employée pour désigner un acte terroriste impliquant soi-disant un véhicule piégé. Mots très évocateurs, à nouveau utilisés après l'attentat de Bali, le 12 octobre 2002.

Les lieux qui ont essuyé une attaque nucléaire à la mini-nuke sont nombreux : New York, le 26 février 1993, Khobar, le 25 juin 1996, Nairobi et Dar es Salaam, le 7 août 1998, Jakarta, le 9 septembre 2004 — attaque restée célèbre pour avoir généré un champignon atomique pris en photo par des journalistes —, Beyrouth encore, le 14 février 2005, Islamabad, le 20 septembre 2008, et tant d'autres au Moyen-Orient ou ailleurs.

Le terrorisme atomique était devenu la règle.

Avec l'essai nucléaire raté du 16 juillet 1945, l'on avait, sans le savoir, jeté les fondements d'une guerre d'un nouveau genre qui empoisonnerait l'humanité aussi sûrement que l'aurait fait le nuage radioactif unique de mille explosions réussies.